



POUR UN TOURISME PLUS RESPONSABLE ?

En réponse aux problèmes liés au tourisme de masse, les acteurs du voyage s'engagent pour créer des relations durables pour les hommes, la planète et leur devenir.

ENQUÊTE RÉALISÉE
PAR SOPHIE
BLANDINIÈRES ET
SABAH RAHMANI

Depuis 2007 on célèbre tous les 2 juin la Journée mondiale pour un tourisme responsable. Comme une nécessité. Une réponse face à un tourisme encore trop néfaste pour l'environnement et parfois les hôtes mêmes. Le tourisme responsable s'est donné pour ambition de renverser la donne ; préserver à long terme les ressources naturelles, respecter les valeurs culturelles des populations visitées, et améliorer leurs conditions de vie. Utopie ou réalité ? Seule

certitude ; il y a urgence. En effet la mondialisation a fait du nomadisme un engouement, voire un mode de vie pour des millions de gens. L'organisation mondiale du tourisme prévoit 1 milliard de touristes internationaux en 2010 et 1,6 milliard d'ici 2020.

La responsabilité écologique

Les initiatives en faveur des voyages responsables se multiplient partout dans le monde, mais restent encore marginales. Le voyage doit donc faire sa révolution ou la planète n'y résistera pas.

Limiter ses transports, ses consommations en eau, lutter contre le gaspillage, trier et recycler les déchets, etc., la responsabilité écologique est centrale. En 2002, le Programme des Nations unies pour l'environnement (PNUE) signalait déjà que 90 des 109 pays ayant des récifs coralliens présentaient des coraux endommagés par les chaînes d'ancres et les déchets engendrés par le tourisme !

Parallèlement au volet écologique, le tourisme responsable défend aussi son volet social en

s'opposant à l'exploitation des salariés et au travail des enfants par exemple, tout en favorisant l'autonomie économique.

L'activité touristique en général est très lucrative, les derniers chiffres officiels évaluent à 625 milliards d'euros ses recettes au niveau international pour 2007, dont 55 à 88% qui reviennent aux pays du Nord. Et c'est pour partager plus équitablement les bénéfices que certains voyageurs responsables se sont spécialisés dans le tourisme « équitable et solidaire ». Celui-ci s'attache

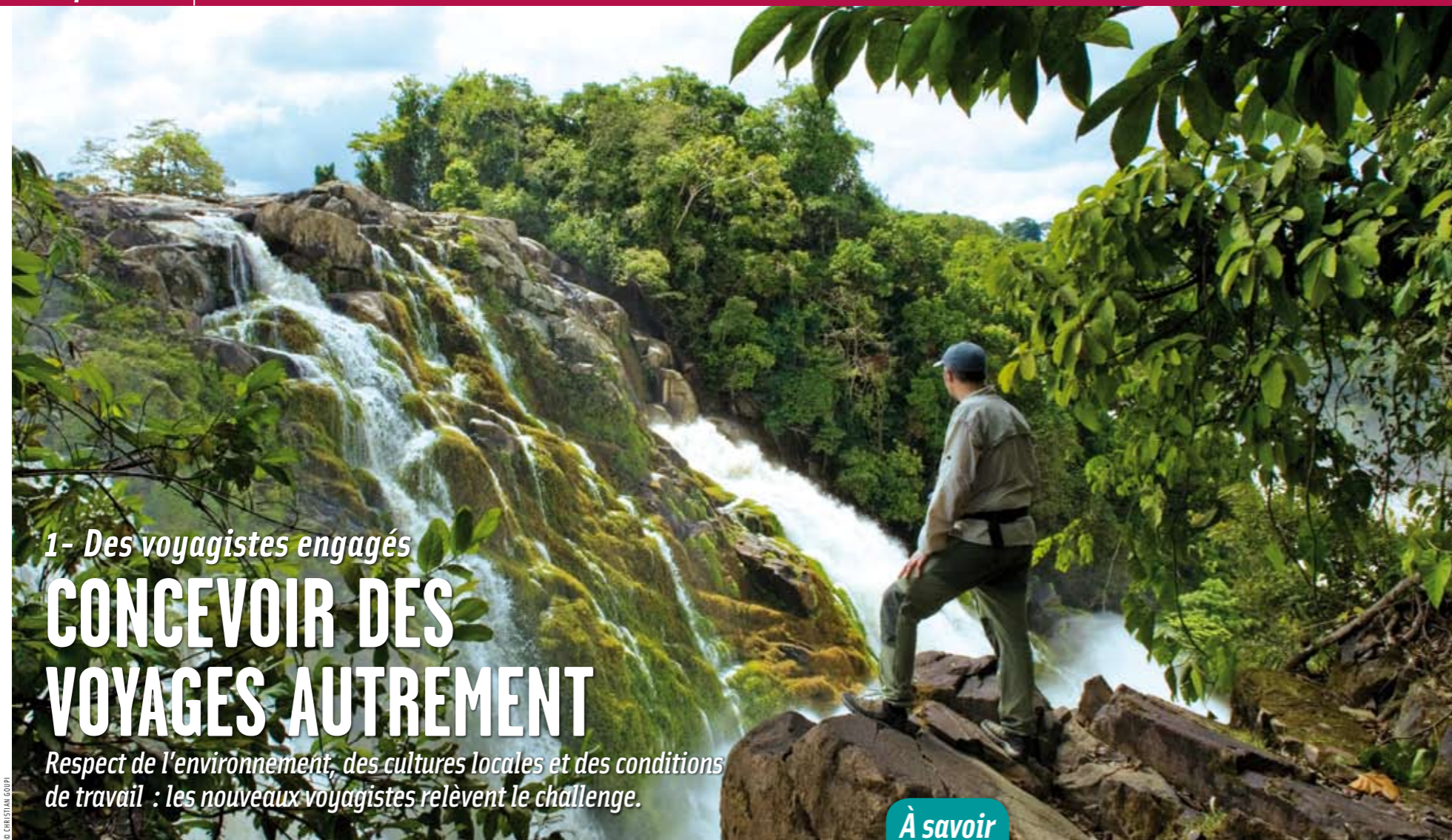
essentiellement aux échanges Nord-Sud, dans le cadre de projets d'aide au développement.

Le tourisme altruiste

« Il faut bien distinguer le responsable du solidaire, rappelle Jean-Didier Urbain, sociologue du voyage. Le voyageur responsable sait où il met les pieds et ce qu'il fait. Dans sa relation au monde et à autrui, il sait qu'il ne doit pas faire trop de "bêtises". Alors que chez le voyageur solidaire on passe un cap : non seulement il essaie de ne pas faire de bêtises mais en

plus, il est dans un projet d'amélioration du monde et du statut d'autrui. Ce sont les deux niveaux du tourisme altruiste. » L'Autre a un visage. Parfois celui d'une communauté qui fait le choix du tourisme comme un moyen complémentaire de préserver sa culture et son autonomie, d'éviter l'exode des siens vers les villes ou le Nord. Ainsi voyageurs, voyageurs et visités, chacun devient un peu plus acteur de la chaîne touristique responsable. Au lecteur désormais de voyager au cœur de notre enquête ! ■ S.R.

La Tunisie oriente de plus en plus son tourisme vers des voies responsables. Circuits et séjours se font dans le respect de la biodiversité et avec l'implication des populations locales.



1- Des voyageurs engagés

CONCEVOIR DES VOYAGES AUTREMENT

Respect de l'environnement, des cultures locales et des conditions de travail : les nouveaux voyageurs relèvent le challenge.

© CHRISTIAN GORP

À savoir
210 000
TOURISTES
 ont voyagé avec des membres certifiés ATR en 2009 et 6 000 avec les membres de l'ATES.

Il ne suffit pas de proposer une marche dans le désert pour vendre un voyage responsable ! Respecter l'environnement, la culture des populations locales mais aussi la rémunération des salariés sur place et à destination, tels sont les grands engagements des voyageurs responsables. De la conception des circuits dans les bureaux

jusqu'aux visites touristiques sur le terrain, le voyage s'inscrit là dans une démarche de développement durable.

Des règles éthiques

En France, ils sont peu nombreux à proposer ces séjours. Actuellement seuls 13 tour-opérateurs sont membres certifiés du label ATR (Agir pour un tourisme res-

ponsable) et 6 en cours de certification, 23 voyageurs associatifs sont réunis autour de l'ATES (Association pour le tourisme équitable et solidaire), en plus de quelques indépendants. Chaque acteur s'engage autour d'une charte qui définit les règles éthiques et les partenariats avec les réceptifs locaux (hôtels, guides). Les membres d'ATR, par exem-

ple, distribuent la Charte éthique du voyageur où le client est invité à respecter le savoir-vivre du pays accueillant, à choisir des transports locaux ou bien encore à rapporter ses déchets non destructibles. Chaque geste prenant sens, car le tourisme est traditionnellement « énergivore ».

En favorisant les consommations locales, le recyclage ou la gestion raisonnée de l'eau, le tourisme responsable vise à limiter l'impact sur l'environnement. Certains vont même plus loin : Voyageurs du monde a décidé de « compenser 100 % de ses émissions interne en carbone et 20 % des émissions carbone des clients – infiniment supérieures », explique Alain Capestan, directeur général délégué du groupe.

Les rives de l'Orénoque au Venezuela s'ouvrent à un tourisme de faible impact. Toutes les prestations sont assurées par les populations locales.

Plus ciblé encore, le voyage dit « équitable et solidaire » est conçu comme un outil de développement local. Il est élaboré avec les communautés qui participent aux activités touristiques. Julien Buot, coordinateur de l'ATES, rappelle ainsi : « La plupart de nos associations existent en réponse à des demandes locales des pays du Sud. Cela ne doit pas être un concept venu du Nord. Nous sommes là avant tout comme des ambassadeurs, des porteurs de projets au Sud. »

L'indépendance économique

La solidarité a aussi un coût : si le voyageur investit des sommes très variables, le client est mis à contribution (de 1 à 75 euros en moyenne). Les sommes alimentent des fonds de développement pour des projets précis (école, coopérative, reforestation...) favorisant l'indépendance économique. Gestion durable de l'entreprise ou militantisme associatif, l'implication des voyageurs est donc variable.

Maurice Freund, fondateur de Point Afrique, fait un peu figure d'exception ; il n'a pas hésité à créer des liaisons aériennes directes pour désenclaver des régions pauvres en Afrique de l'Ouest, comme à Gao au Mali. « L'entreprise n'est pas une fin en soi, elle n'est qu'un moyen ! Je pense à ce que je peux faire pour que ces populations puissent vivre et rester là où elles sont nées », insiste l'entrepreneur. En soutenant des projets locaux, parfois en zone politiquement fragile, il défend même « le tourisme comme arme pour la paix ! » ■ **S.R.**

À consulter : www.tourisme-responsable.org www.tourismesolidaire.org



Nettoyage des sites du massif de la Chartreuse par des voyageurs ATR.

Avis d'expert



« UNE DÉMARCHE QUI PREND DE PLUS EN PLUS DE SENS »

Yves Godeau, président de l'Association des tour-opérateurs thématiques (ATT) – Agir pour un tourisme responsable (ATR).

Quel est l'intérêt pour un voyageur de promouvoir le tourisme responsable ?
 C'est d'abord une conviction. Ensuite, c'est une démarche qui prend de plus en plus de sens, surtout auprès des clients. Si, pour l'instant, c'est un simple plus, je suis persuadé que d'ici quelques années, le tourisme responsable fera partie des critères déterminants pour choisir son voyageur.

Le tourisme responsable s'oppose-t-il au tourisme de masse ?

On ne peut pas opposer les deux, le tourisme de masse peut être responsable aussi ! Car qu'est-ce qui empêche de compenser les vols en émission carbone ? Rien ! Qu'est-ce qui empêche le tourisme de masse de faire appel à des hôteliers déjà inscrits dans une démarche responsable ou de faire pression sur ceux qui ne le sont pas ? Rien ! On peut toujours

inciter les réceptifs à appliquer les principes du tourisme durable en termes d'économie d'eau, d'énergie, de recyclage, etc. Rien n'empêche aussi de créer des rapports avec la population en concevant des circuits avec moins de clients !

Comment inciter les grands tour-opérateurs à suivre cette démarche ?

L'ATT réfléchit avec les grands tour-opérateurs à une certification au tourisme de masse même si notre charte n'est pas directement applicable à cette échelle. Il faut l'adapter sans l'édulcorer, tout en mesurant l'intérêt financier. Cela va être difficile car au-delà des beaux principes il faut que les tour-opérateurs s'emparent eux-mêmes de la démarche. De toute façon, je pense que d'ici 15-20 ans, le tourisme sera responsable ou ne sera plus !



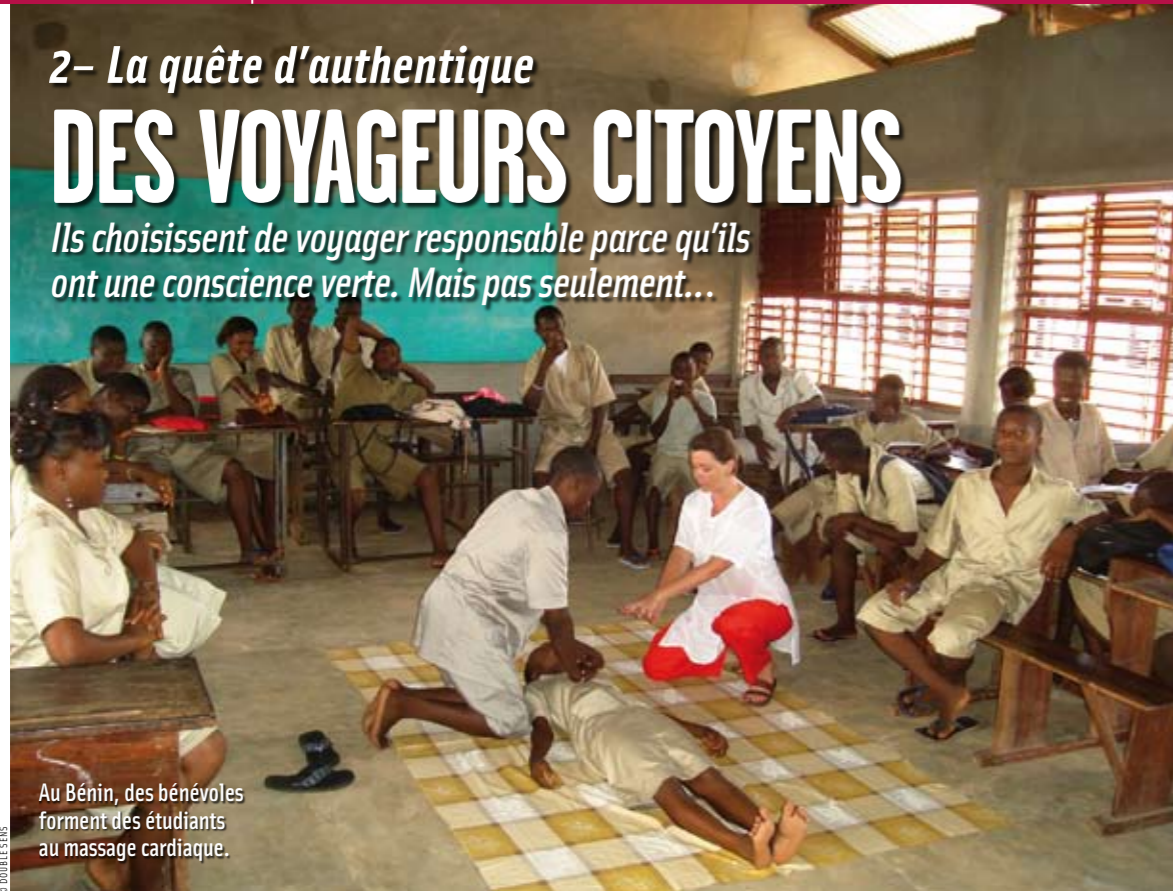
Des guides de voyage durables

Avec un guide touristique et responsable en poche, le voyageur indépendant peut lui aussi construire son voyage éthique. Les éditions Viatao proposent depuis 2005 des guides pour des voyages « 100 % durables ». Adresses écolos et solidaires, astuces pour rencontrer les habitants, contacts avec des ONG, « shopping bon pour la Planète »... Le tout est trié avec conviction. Le jeune catalogue n'a pour l'instant que quelques destinations (Thaïlande, Mali, Bali...) et miniguides pour la France. On peut aussi piocher quelques adresses « durables » dans le *Lonely Planet* ou le *Guide du routard*.

2- La quête d'authentique

DES VOYAGEURS CITOYENS

Ils choisissent de voyager responsable parce qu'ils ont une conscience verte. Mais pas seulement...



Au Bénin, des bénévoles forment des étudiants au massage cardiaque.



En Ouganda, les voyages permettent de financer la formation des guides.



En Équateur, le village de Chilcapamba a trouvé dans le tourisme un moyen de préserver sa culture.

Avis d'expert



« ON TROUVE TOUS LES PROFILS DE VOYAGEURS »

Manuel Miroglio, Consultant-formateur SPE Tourism, membre associé de l'ATES, membre du Comité de sélection 2009 des Trophées du tourisme responsable, co-organisateur du Forum national du tourisme responsable.

Ce sont souvent des voyageurs qui ont créé le tourisme solidaire...

En effet, ce sont des gens qui ont passé un moment de leur vie dans une région du monde, qui ont noué des partenariats très étroits avec la population locale et qui, rentrant en France, se sont demandé : « Comment je vais faire, si je veux continuer à les aider ? ». Jean-Luc Gantheil, le fondateur de Croq'Nature qui a vécu avec les Touaregs, Laurent Besson, fondateur de Vision du Monde dans le Haut Atlas, Henry Rosemberg avec Écotours, un ancien journaliste qui a vécu la révolution sandiniste au Nicaragua...

Quel est le profil des voyageurs solidaires ?

Dans les années 2000, ils étaient militants, appartenaient à des associations, faisaient des dons à des ONG... C'étaient gens issus du milieu de l'enseignement,

des professions libérales, des animateurs de l'environnement... des gens qui avaient une sensibilité vis à vis de l'humain dans leur activité professionnelle et qui voulaient la retrouver dans le voyage. Et puis ça s'est démocratisé parce que les comités d'entreprise ont commencé de faire connaître ces voyages à leurs salariés. Aujourd'hui, on remarque de plus en plus de jeunes retraités, mais globalement on trouve tous les profils.

La crise économique et financière a-t-elle dissuadé les touristes de voyager équitable ?

Au contraire, elle a encouragé les gens à se tourner vers des opérateurs qui diffusaient des valeurs solidaires. Là où les acteurs traditionnels ont accusé une baisse, ces derniers ont même parfois augmenté leurs ventes.

À savoir

7 à 10

FOIS PLUS D'EAU

Un voyageur classique consomme 7 à 10 fois plus d'eau que le paysan local pour arroser son champ, 16 fois plus quand il réside en hôtel de luxe.

À quoi reconnaît-on un voyageur responsable ? Ni à sa catégorie socio-professionnelle, ni à son âge, mais à sa manière de voyager plus respectueuse de l'environnement et des gens. En adhérant de fait à une charte éthique du voyageur, ce nouveau type de voyageurs ne se définit plus comme un consommateur aveugle, mais plus comme citoyen. Son choix de voyages se porte, en premier lieu, sur un tourisme durable et rejette la relation marchande au pays visité au profit d'une rencontre authentique avec lui et ses habitants.

Qu'il pratique avec des opérateurs responsables le tourisme doux en montagne ou au fond du désert, ou qu'il opte pour le tourisme solidaire, le voyageur est en quête de contacts directs avec les populations locales.

Un besoin éthique

Une recherche de proximité à laquelle se mêle un besoin éthique dont témoigne, par exemple, Cécile Benoit-Cattin qui est partie en Albanie via Taddart, une association de l'ATES : « Le voyage solidaire en famille nous va bien : il correspond à notre style de vie et

au développement durable que nous souhaitons. Nous avons pu accéder à une réalité quotidienne des Albanais ». Cécile raconte avoir visité l'exploitation arboricole moderne de Ferdinand, le propriétaire des lieux, avec qui elle a pu échanger sur les difficultés de l'agriculture albanaise et « la loi du marché qui prime maintenant dans ce pays qui a connu l'isolement total ». Dans les villages de montagne, ce sont les habitants qui lui ont fait découvrir les paysages, fait goûter leur raki (boisson locale) ou lui ont dévoilé l'existence de la maison d'un

ancien occupant italien et son trésor caché : une fresque ancienne qui ne figure dans aucun guide...

Des relations enrichissantes

Au Nicaragua, où elle a voyagé avec Écotours, Élisabeth Peralta a partagé avec les villageois le moment fort de la récolte du café. « Ils m'ont appris à cueillir les grains sans les abîmer. J'ai compris leur effort, le coût réel du café ! », témoigne-t-elle. Élisabeth a développé des relations enrichissantes nourries par des conversations endiablées sur le café biologique ou, plus intimes, sur la famille, les rêves, le quotidien. Les repas pris en commun, les échanges et le partage d'activités, permettent « un contact réel, proche, avec la population locale ».

Mais pour cela il faut aussi savoir prendre son temps. Le temps de s'immerger dans la vie de l'autre et parfois lui offrir de son temps. C'est ce qu'a choisi de faire Laurence Martinez en séjournant un mois au Bénin avec l'agence Dou-

ble Sens. Le but, en plus de découvrir le pays, est de partager des compétences avec la population. Elle raconte son expérience avec les enfants du village à qui elle donnait des cours et avec lesquels elle a monté un petit théâtre. « Dans les voyages conventionnels, on ne rencontre pas les gens. Là, j'habitais dans le village, je vivais avec eux... » Franck Gaillard, à propos de son voyage au Burkina Faso, remarque aussi « la variété d'échanges riches et nombreux qui n'ont fait que confirmer notre attachement pour ce pays ». Des connaissances, des parties de foot, des balades... ces voyageurs solidaires partagent le quotidien du peuple qu'il viennent découvrir. Et même ses inquiétudes. Franck, après s'être réjoui d'avoir bénéficié d'une météo clémente ne peut s'empêcher d'ajouter : « Peut-être trop pour les futures récoltes ». N'est-ce pas à cela qu'on reconnaît un voyageur responsable, qui pense et agit non plus en voyageur mais en habitant ? ■ S.B.

L'aventure accessible à tous

La solidarité s'adresse aussi aux voyageurs, parce que le handicap ne doit pas être un frein à la liberté de voyager. Qu'il soit moteur, sensoriel ou intellectuel, l'handicap n'exclut pas la rencontre avec l'autre ! En France, l'association Tourisme et handicap attribue un label pour un meilleur accès aux loisirs, à la culture et aux sites touristiques. Pour les voyages à l'étranger, l'agence Comptoir des voyages est pionnière en la matière ; elle organise par exemple des séjours adaptés à ceux qui rêvent d'aventure : safari en Tanzanie, pirogue en Amazonie, cordillère des Andes... S.R.



Une offre touristique adaptée.



Le tourisme communautaire a relancé l'activité des ateliers d'artisanat de Chilcapamba (Équateur).

3- Des communautés bénéficiaires DE BELLES RETOMBÉES

Générateur de richesses économiques, le tourisme responsable est aussi un formidable outil à tisser et retrouver du lien social.

© ANTOINETTE LORENTIER

Là où le tourisme conventionnel détruit, le responsable, lui, préserve, crée, ravive, et développe. Au Maroc, Lahcen Agoujil de l'agence Terres Nomades explique que « 2 à 3 % du prix du voyage est reversé à une association de villageois dans la vallée d'Anergui dans

L'Atlas. On a pu amener l'eau au village dès la première année et monter une classe pour les enfants des populations semi-nomades ».

Améliorer les conditions de vie
L'argent dégagé du prix du voyage permet d'améliorer les conditions de vie des populations locales en

finançant des projets de développement. L'association Départs épaula ainsi une communauté Quechua qui vit sur les bords du lac Titicaca, haut lieu touristique. « Ils voulaient devenir lieu d'hébergement pour mieux vivre grâce au tourisme mais ils n'avaient même pas d'assiettes, se rappelle

À savoir
30 à 50 %
DU PRIX D'UN VOYAGE solidaire retourne directement dans le pays visité.

Jean-Claude Audigier, le président de Départs. On les a aidés à avoir une cuisine, à construire une maison communautaire... »

Un revenu complémentaire
Le respect de l'identité du peuple, principe primordial du tourisme responsable, se manifeste pleinement lorsqu'il contribue à en faire vivre ou survivre sa culture. Or, des traditions, tombées en désuétude, sont ramenées au goût du jour pour les touristes. Un folklore réanimé, un artisanat entretenu, des connaissances anciennes retrouvées... les exemples des bienfaits du tourisme responsable sur la culture et les liens des communautés abondent. « En Calabre, les habitants ont réappris

leur langue et ont redécouvert leurs plats traditionnels », décrit Jean-Pierre Lamic, qui a fondé le VVE (Voyageurs et voyageurs éco-responsables). Les communautés retrouvent leur identité et leurs membres obtiennent de quoi vivre quand ils survivaient à peine de leurs maigres revenus de paysans. Avec le tourisme, ils bénéficient d'un apport complémentaire et surtout des moyens durables et autonomes de le gagner. La formation à de nouveaux métiers constitue l'un de ces moyens. Le tourisme responsable finance la formation de guides locaux. Jean-Pierre Lamic revient de Bulgarie « où ont été formés et intégrés cinq guides qui seront à leur tour capables d'en former de nouveaux ». Comme l'énonce Lahcen Agoujil, « le tourisme solidaire est créateur d'emplois », car il fait le choix de ne faire travailler que les locaux et aide souvent à les former.

Générer de l'activité
Le tourisme dit solidaire finance, lui, avec la formation, l'acquisition de l'outil de travail. « Avec les fonds de développement qui correspondent à une partie du prix du voyage, on essaie de développer des structures. Il vaut mieux se concentrer d'abord sur l'outil de travail pour générer de l'activité plutôt que de répartir l'argent dans les 25 communautés pour en améliorer le niveau de vie », développe Henry Rozemberg d'Écotours, qui a proposé à des villageois du Nicaragua de construire un écotour avec des briques fabriquées grâce à une presse qu'ils ont appris à maîtriser. Au Pérou, dans un bidonville à Lima, l'association Mano a Mano, aidée par Départs, apprend la maçonnerie aux femmes pour qu'elles puissent vivre dans autre chose que du carton et de la tôle. En leur rendant visite aujourd'hui, les voyageurs peuvent constater que l'argent consacré à leur dépaysement a, dans le pays, fait des petits... ■ S.B.



Au Nicaragua, on apprend à se servir de la presse mécanique pour compacter les briques nécessaires à la construction d'un écotour.

Avis d'expert



« TOUT UN TRAVAIL EST FAIT LOCALEMENT »

Henry Rosemberg, président d'Écotours

Pourquoi avoir commencé au Nicaragua ?
Mon histoire personnelle est étroitement liée au Nicaragua. Et puis quand on est dans un pays où les gens n'ont rien, on réagit. Là-bas, ils vivent de la culture du café, mais la récolte ne dure que quelques mois. Après il n'y a rien. Rappelez-vous la naissance de la marque Max Havelaar à la fin des années 1980 : il fallait qu'un quintal de café coûte 90 dollars pour qu'il reste 30 dollars au producteur pour survivre. Le tourisme solidaire propose à ces producteurs un revenu complémentaire pour vivre.

Le tourisme équitable est-il complémentaire du commerce équitable ?
Il arrive qu'ils soient parfois associés, qu'un producteur de café devienne hébergeur ou guide... Dans ces cas-là,

le voyage solidaire prévoit une visite, voire un séjour chez lui. Par exemple, Écotours organise un voyage au Mexique où les voyageurs vont rencontrer les producteurs de café équitable pour la marque Malongo.

L'activité touristique dans les villages ne risque-t-elle pas de les perturber et de produire un effet pervers ?
La difficulté peut se poser, mais tout un travail est fait localement, dont notamment celui d'expliquer qu'il ne faut pas arrêter ses activités agricoles pour faire du voyage. Et le nombre limité de visiteurs est censé réduire le risque de débordements. Mais si la communauté, qui est indépendante, décide de se transformer, nous n'avons rien à dire. Nous essayons juste de la préparer pour que cela ne se produise pas.



Le monde rural autrement.

En France, les bienfaits de l'agritourisme

Le tourisme le plus responsable en France ne serait-il pas l'agritourisme ? Yasmine Bardin, d'Accueil Paysan – qui s'est développé principalement dans les Alpes et dont la charte est maintenant suivie par de nombreux pays –, énonce les avantages considérables du tourisme rural. « Il permet à des fermes de se maintenir avec un revenu en plus, il les encourage à faire des produits de qualité auxquels des touristes ont accès. » En Isère, par exemple, une agricultrice du réseau Accueil Paysan a pu, en recevant des touristes, conserver sa ferme, continuer et valoriser sa production de lait.